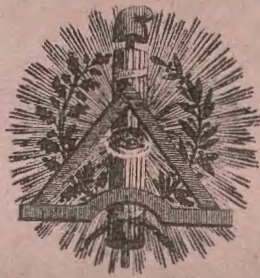


(24)

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY

(Cote 24)

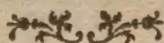
BIBLIOTHÈQUE
DU SÉNAT.

ÉPITRE
AU CITOYEN ROMME,
DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT
DU PUY-DE-DOME,

AUTEUR DU NOUVEAU PLAN
D'ÉDUCATION PUBLIQUE,
PAR LE CITOYEN MOUZON,
*Ancien professeur d'éloquence et volon-
taire de la septième compagnie de la
section armée de la Montagne.*

*I nunc, turpis anus, vitiorum academia mater,
Patris ad horrendos i, regum filia (1), manes.*

(1) L'université de Paris se qualifioit du titre de
fille aînée des rois de France.



A PARIS.

*Le quatorzième jour du mois Brumaire de
l'an second de l'ère républicaine.*

1794
F P I T R E

AU CITOYEN ROMAIN

DEPART DEPARTEMENT

DU PUY-DE-DOME

LEVEUR DE NOUVEAU TITRE

D'ADJUDICATION

PAR LE CITOYEN MOUSON

Qu'il a pourvu à l'entretien et au

service de la

section de St. Etienne.

Le 10 Messidor l'an 4^e de la

liberté, l'an 4^e de la

liberté, l'an 4^e de la

liberté, l'an 4^e de la

PARIS

PARIS

La présente est pour les besoins de

l'administration de la



E P I T R E
AU CITOYEN ROMME,
DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT
DU PUY-DE-DOME;
AUTEUR DU NOUVEAU PLAN
D'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Trop long-temps chez nous l'art d'instruire
Fut l'art infâme de séduire;
Trop long-temps de vils corrupteurs,
Des pédans fourrés, des docteurs
Chez nous façonnant la jeunesse
A l'esclavage, à la bassesse,
Ont, des vertus et des talens,
Etrouffé les germes naissans,
Et sur les bancs de nos écoles
De leurs gothiques fariboles
Bercé les cœurs et les esprits
De nos jeunes gens décrépits.
Qu'ils s'en aillent chez les Iroques
Tous ces instituteurs baroques.

Du Pinde horribles lous-garroux ;
 Qu'ils aillent dans l'île des Foux
 Trafiquer de leur importance ,
 Ces maquignons de la science ,
 Qui mettant son prix au rabais ,
 Frelatent ses divins attraits.

Cet art qu'une chaste déesse
 Jadis professa dans la Grèce
 Sous la figure de Mentor ,
 Par ta voix elle vient encor
 Cette déesse qui t'inspire
 Le professer dans cet empire ,
 O ROMME ! mais quoi ! Quel est-il
 L'élève qui d'un long exil
 Rappelle enfin cette immortelle ,
 Et qui fixe ton tendre zèle ,
 Digne à la fois d'elle et de toi ?
 Est-ce encore le fils d'un roi ?
 Non. Ces idoles , qu'on encense ,
 Ne sont plus aux yeux de la France
 Que les fléaux du genre - humain.
 C'est , ah ! c'est le seul souverain
 Auquel appartienne ce titre ;
 De tous les pouvoirs c'est l'arbitre ;
 C'est le souverain , que nos loix
 Ont rétabli dans tous ses droits ;
 C'est le peuple. A ce mot ton âme
 S'émeut tendrement et s'enflamme ;
 Elle éprouve les saints transports
 Qui mettent en jeu les ressorts
 De ton esprit , de ton génie.
 Le peuple , de la tyrannie

Chez nous jadis esclave né,
 Et dans nos enfans condamné
 A faire de la servitude,
 Dès le berceau, sa triste étude,
 Ah ! le peuple dans nos enfans
 Réclame tes soins importants.
 La patrie en eux t'intéresse,
 Et des grâces de la jeunesse
 Semble s'embellir à tes yeux,
 Tes regards contemplant en eux
 La posterité qui respire,
 Dans leurs traits, le sort de l'Empire
 Se lie à leur instruction,
 Du peuple elle arme la raison,
 Elle lui rend son énergie.

Dé sa profonde léthargie
 La France va sortir enfin,
 L'on y va voir un jour serein
 Succéder à la nuit obscure,
 Qui couvroit l'humaine nature,
 A l'éclipse de la raison,
 Qui s'étendoit sur l'horizon
 De ces malheureuses contrées
 A la honte, aux abus livrées.

Mais rel qu'à la clarté des cieux
 Quand un aveugle ouvre les yeux,
 L'impression de la lumière
 Fatigue d'abord sa paupière
 Qui se refermant à ses traits,
 Lui fait confondre les objets :
 Tels des rayons de cette aurore
 Qui dans la France vient d'éclore

Bien des yeux troublés, éblouis
 A ces mouvemens inouis,
 Qui pour mettre tout à sa place
 De l'Empire changent la face,
 S'accoutumeront lentement.
 L'homme est presque toujours enfant.
 En tatonnant, vers la lumière
 Il s'achemine, et la lisière
 D'un enseignement vicieux
 Flotte sur son cou paresseux
 Dans les sentiers de la routine
 Et de l'erreur, dont l'origine
 Remonte à celle de ses jours;
 C'est un forçat que pour toujours
 Son destin condamne à la chaîne;
 Qui dans sa marche lourde traîne
 Avec effort l'affreux boulet.

La liberté ce digne objet
 Des dernières amours du sage,
 Et qu'avec notre esprit partage
 Le dieu qui punit les tyrans
 Par des supplices éclatans,
 La liberté, dont les principes
 Qui font les Catons, les Alcipes,
 Sont aussi ceux de la vertu,
 Du mortel vil et corrompu
 Régénère en vain la patrie,
 Par le vice une âme flétrie
 Peut-elle en goûter les douceurs?
 Trompé par de fausses lueurs
 Il s'élance vers son fantôme,
 Vers la licence, qui de l'homme
 Fait un monstre, dont les travers
 Bravent le ciel et les enfers.

A cette déplorable ivresse
 L'âge fougueux de la jeunesse
 Est prompt à se livrer, hélas !
 Mais combien je vois sous ses pas
 S'entr'ouvrir d'autres précipices !
 Le père affreux de tous les vices,
 L'esclavage... ah ! par ses effets,
 Son joug, quoique brisé, Français,
 Non-seulement courbe vos têtes,
 Mais empoisonnant vos conquêtes
 Jusques chez vos derniers neveux,
 Il pèsera long-temps sur eux,
 Et Tu dois, ô France, t'attendre
 A voir renaître de sa cendre
 Le despotisme furieux,
 Si de ses vestiges honteux
 L'instruction dans ton enceinte
 N'efface la profonde empreinte ;
 Si de ses rejettons cachés
 Les germes ne sont arrachés
 par son active vigilance.

Lycurgue connut l'influence
 De l'instruction sur les lois !
 Elle fut la base autrefois
 De ses lois sages, mais moins belles,
 Moins pures que nos lois nouvelles !
 Son code n'étoit point écrit (1)
 Pourquoi ? C'est que sur notre esprit,
 Que ne subjugué point la crainte,
 L'appareil de lois, de contrainte
 Est moins efficace cent fois
 Que cette impérieuse voix,

Qui rappelle l'homme sans cesse
 Aux principes de la sagesse,
 Auxquels, dans son heureux printemps,
 On a plié ses sentimens,
 Et dont l'empreinte ineffaçable
 Résiste au choc épouvantable
 Des turbulentes factions.
 Et de ses propres passions
 Contre sa vertu conjurées.

Les lois encore révérees
 De ce philosophe fameux
 Dont tu retraces à nos yeux,
 O ROMME, la vivante image,
 Du temps ont subi le ravage,
 Et Lacédémone n'est plus,
 Mais sous ses temples abattus,
 Sous ses murailles démolies
 Jamais ces lois ensevelies
 N'eussent fait place à ces abus,
 Qui des plus sublimes vertus
 Profanèrent le saint asyle ;
 Mais elle seroit cette ville
 L'exemple encore des cités,
 Et ses citoyens indomptés
 Feroient dans la paix, dans la guerre
 L'admiration de la terre,
 Si, comparable en tout à toi,
 Lycurgue, en confiant la loi
 A l'éducation publique,
 Eut à ce ressort politique
 Gâté par la rouille du temps
 Et par la main de nos pédans,

Donné ce degré d'énergie
Que va lui donner ton génie.

Graces à toi , l'enseignement
Va de l'édifice imposant ,
Qui dans cet empire s'élève ,
Et que ton docte zèle achève ,
Etre le ciment éternel.
Ainsi de notre feu mortel
Lorsque l'action sur l'argile
N'en forme qu'un vase fragile ,
Le feu de la nature , agent
Inimitable , tout puissant
Sait de cette même matière
Former dans le sein de la terre
Les métaux les plus précieux.

Un fils naît à Philippe : aux dieux
Il rend graces dans l'alegresse
De sa paternelle tendresse.
Mais à ce doux bienfait des cieux ,
Ce qui met le comble à ses vœux ,
C'est que le sage de Stagyre ,
Aristote , pourra l'instruire.
C'est - là son espoir le plus doux ,
Dir - il lui - même : Ainsi chez nous
La liberté qui vient de naître ,
O ROMME , l'a choisi pour maître ,
Et c'est - là son plus doux espoir.

D'après ton plan , que j'aime à voir
S'épurer , prendre une autre forme ,
Ce vaste corps , squelette énorme
D'un scientifique géant ,
Qui se traînoit péniblement

Sous la burlesque chamarure
 De l'accadémique fourrure,
 Dont l'ignorance s'affublait,
 Et qui dans ses plis recelait
 Très-souvent un long bout d'oreille.
 On la vit servir à merveille,
 D'épouventail aux jeunes cœurs
 De (2) nos dociles auditeurs.
 Mais il s'agit de les instruire ;
 Mais il s'agit de faire luire
 A leurs yeux trop long-temps séduits
 La vérité, que de son puits
 Tire enfin notre Aréopage,
 Et d'en transmettre d'âge en âge
 Le dépôt à nos descendans.

Un rhéteur, dans l'ancien temps,
 N'osant au cœur de son élève
 Laisser circuler cette sève,
 Dont se nourrit le sentiment,
 Etoit contraint à chaque instant
 D'en réprimer la force active
 Sous les pinceaux de Tite-Live ;
 De gazer d'un voile discret
 Les tableaux hardis qu'il offrait
 Aux regards de cet âge tendre ;
 Il craignoit de se faire entendre
 Quand il parloit de liberté,
 Des droits et de la majesté
 Du peuple, devant qui s'incline
 La fierté jalouse et mutine
 Du diadème et des faisceaux.
 Mais aujourd'hui de ces tableaux
 Je vois la riche galerie,
 Qu'à son zèle ouvre la patrie,

Se déployer pompeusement
 Sous sa main, qui met hardiment
 Dans leur jour ces mâles peintures
 Trop long-temps pour vos yeux obscures,
 Du pinde aimables nourrissons,
 Que corrompoient par leurs leçons
 Vos maîtres comme vous esclaves.
 L'éloquence n'a plus d'entravés.
 Quel va donc être son essor !
 On dit qu'aux jours de l'âge d'or
 C'est toi qui lui donnas naissance,
 O liberté ! par ta présence
 Combien vont s'embellir ses traits !
 Non, du rhéteur chez nous jamais
 Si belle ne fût la carrière.

Daigne m'en rouvrir la barrière ;
 Je brûle aujourd'hui d'y rentrer ,
 O ROMME ! Mais pour arborer
 Sur le Parnasse Scholastique
 L'étendard de la République.

NOTES.

(1) Lycurgue ne jugea pas à propos de *coucher par écrit* les lois qu'il donna aux Lacédémoniens, persuadé que rien n'est plus efficace pour rendre les peuples sages et heureux, que les principes de vertu empreints dans les mœurs par une bonne éducation. Ces principes fondés d'abord sur la loi naturelle, puis sur la persuasion et sur la volonté que celle-ci entraîne, bases plus fortes mille fois que la contrainte, s'identifient avec nous; ils deviennent par l'habitude de la pratique une seconde nature, et l'éducation, après avoir été la règle de l'homme dans sa jeunesse, lui tient lieu de lois pendant tout le cours de sa vie. *Plutarque.*

(2) Quelques lecteurs s'étonneront peut-être de ce persiflage de la part d'un membre de deux universités. Mais j'appelle de leur étonnement à ceux qui me connoissent et qui savent combien peu j'ai toujours tenu à ces titres, dont je rougis aujourd'hui. Si jamais j'eusse été susceptible d'affections académiques ou de morgue doctorale, j'aurois dû m'en purger; j'aurois dû les expectorer violemment, au moins en traitant cette matière. Mais, grâce à la trempe de mon caractère, je n'ai jamais été dans ce cas, et si j'y eusse été un instant, les graves petitesses, les doctes balourdises, les altièrès et absurdes prétentions de ces antipodes fourrées de la raison et du sens commun, devant lesquels je me suis souvent mordu les lèvres, de peur de leur rire au nez; et, pour parler de choses plus sérieuses, leurs manigances infâmes, leurs injustices révoltantes, dont j'ai souvent été le témoin et quelquefois la victime; et, pour tout dire enfin, les tours de passe de certains frippons en chausse, avec qui j'ai été trop long-temps obligé, par état, d'habiter et de vivre; envers qui j'ai été trop long-temps obligé, à titre d'inférieur, d'affecter des égards

que mon cœur désavouoit secrètement, auroient été pour moi de puissans spécifiques contre cette sorte et et ridicule maladie.

En 1790, l'université de Paris proposa, de la part du ci-devant archevêque Juigné, huit prix d'hymnes latines, dont les sujets furent indiqués par un mandement du ci-devant recteur Dumouchel. Celui-ci sachant que je m'étois appliqué toute ma vie avec quelque succès à la poésie latine, m'engagea fortement à concourir. J'arrivois de l'université de Bourges (dont le collège venoit d'être donné aux doctrinaires par l'astuce de l'archevêque Phélippeaux qui vouloit s'approprier la régie des biens), quoique je visse combien il étoit dangereux pour un docteur de Bourges, quelque cuirassé qu'il fût, de se mesurer publiquement avec des docteurs de Paris (qui se croyoient des géants en comparaison de leurs confrères de province, pygmées à leurs yeux) et qui de plus étoient juges et parties dans cette affaire; mon amour pour le travail, et peut-être un peu de confiance en mes forces, venant à l'appui des instances rectorales, j'osai entrer en lice, en me précautionnant, comme on verra, de mon mieux contre les injustices auxquelles je m'exposois sciemment, mais dont ma méfiance ne sondeoit pas toute la noire profondeur; j'osai y entrer sans autres armes que ces précautions et ma plume; je concourus pour les huit prix, et tout le fruit que je recueillis de mes travaux et de mon courage (que la ci-devant *fille aînée des Capets* traitoit dans son cœur aristocrate, de témérité sacrilège), fut que Dumouchel eut la gaucherie naïve de me dire d'un ton bénin que mes pièces avoient fait beaucoup de sensation, et qu'on y avoit trouvé beaucoup de verve et d'énergie. Comment pouvoit-on savoir que telle pièce étoit de moi, lui repartis-je? Je n'ai communiqué les miennes à aucun membre de l'université, pas même à ceux d'entr'eux qui sont mes amis; elles n'étoient point signées, et mon nom, qui étoit cacheté séparément, a dû être brûlé en pleine assemblée (aux termes de votre mandement) ainsi que tous ceux des auteurs des pièces mises au rebât.

— J'ai reconnu votre écriture, me répliqua-t-il. — Ce

n'est pas moi qui les ai écrites, et je suis sûr de la discrétion de celui qui m'a prêté sa main. Ici Dumouchel de pâlir et de balbutier. Mais ce n'est pas tout : dans le même tems le citoyen Levasseur, professeur de rhétorique au Cardinal-le-Moine, me dit, à l'occasion du concours dont j'ai parlé, que l'on avoit couronné une hymne sur les prêtres, qui par la beauté de son plan avoit emporté d'emblée tous les suffrages, et qui étoit une allégorie tirée des fonctions patriarcales de Moïse, et soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin de la pièce. C'étoit le plan de la mienne, m'écriai-je ; il y avoit donc deux hymnes dont le plan étoit le même, Non, me répondit-il, avec étonnement ; je n'en ai vu qu'une :

Donc les commissaires chargés du rapport avoient eu la mauvaise foi de décacheter les noms pour connoître les auteurs ;

Donc ils avoient eu l'indignité de soustraire ma pièce à l'examen du juge Levasseur (Car j'ai trop bonne idée de sa véracité ainsi que de son intégrité, à moi connus depuis vingt ans, pour le croire complice du manège) ;

Donc j'ai été traité au moins aussi injustement que l'auteur du mémoire sur la culture des mûriers, dont parle Marat dans une brochure intitulée : les charlatans modernes : En 1783, dit-il page 20, une académie de province proposa un prix sur la culture des mûriers. Elle reçut plusieurs mémoires très-foibles, à l'exception d'un seul, qui venoit de Montpellier. Mais comme c'étoit chose arrangée entre les commissaires chargés du rapport, que la couronne seroit décernée à un compère qu'ils protégeoient : que firent-ils ? La chose au monde la moins honnête, mais la plus ordinaire : ils communiquèrent le mémoire jugé digne de leurs suffrages à leur protégé : cet habile homme le fonda sans façon dans le sien, et fut proclamé vainqueur.

J'ai dévoré cette injustice dans le silence, mais je ne la digérerai jamais, et maintenant que le grand jour de la révélation est arrivé, et que la vérité triomphe, je me croirois indigne du titre auguste d'homme

libre, si je me taisois plus long-tems sur cette menée ténébreuse, dont je me propose de démontrer l'atrocité plus en détail, en publiant mes hymnes telles que je les ai envoyées au greffe de l'université, et en les comparant avec les hymnes couronnées, s'il m'est possible de me procurer celles-ci, car j'ignore si elles sont imprimées, et je les ai demandées vingt fois à Dumouchel, qui m'en a toujours refusé la communication avec une constance pleine d'humeur et de morgue.

Au reste, je sais qu'il y avoit dans les universités, et nommément dans celle de Paris, des hommes non-seulement éclairés, mais intègres. Parmi ceux-là je pourrois citer, outre le citoyen Levasseur, les citoyens Sélis, Aubril, etc. qui m'ont dit et permis de publier qu'ils n'avoient pas voulu participer à l'examen des hymnes, quoiqu'ils eussent été nommés *ad hoc*, et cela parce qu'ils s'étoient apperçus de la cabale.

Je ferois une note à trop longue queue, si j'entreprendois d'exposer ici tous les abus de ce genre, dont j'ai connoissance, et qui, je le répète, me font rougir d'avoir appartenu à des corporations si mal organisées. Mais ces abus, tout scandaleux qu'ils sont, ne sont que des gentilleses académiques, si on les compare avec ceux qui infestoient l'administration des biens des collèges. En voici un échantillon qui n'est pas nouveau, mais qui n'en sera pas moins piquant pour ceux qu'il ignorent.

En 1772, étant bibliothécaire du collège d'Harcourt, et en cette qualité dépositaire d'une des trois clefs du coffre-fort de la maison, je fus tout stupéfait un beau matin de voir ce coffre ouvert, et l'argent à la merci du feu proviseur Louvel, de certain prieur son fac-torum et de quelques-uns de leurs acolytes, dont je ne me rappelle pas les noms, sans que l'on eut fait usage de ma clef, quoique j'eusse été invité, pour la forme, à l'apporter. Je me crus obligé d'en instruire les grands boursiers, mes collègues, qui me chargèrent d'en faire ma déposition au recteur Cogé; je la fis. Il en fut profondément indigné, et

me dit qu'il feroit incessamment une *déscente* *rectorale* dans le collège. Mais Louvel eut vent de cette prochaine *déscente* par un grand-boursier, qui lui étoit bassement dévoué par des vues d'intérêt personnel, et me fit proposer par l'évêque d'Auxerre (Cicé) la chaire de rhétorique de l'école militaire de Clamecy, qui m'offroit une perspective bien moins avantageuse que celle de ma place; cependant j'eus la bonhomie de l'accepter pour me livrer, loin des frippons, à mon goût dominant pour l'éloquence; et l'affaire qui depuis quelques jours tracassoit la tourde imagination du gros proviseur, au point que ses coussins commencent à moins gémir sous sa molle épaisseur qui diminueoit à vue-d'œil, et que ses pensionnaires s'étonnoient de ne l'entendre plus le matin, avant sa messe, et le soir après son long dîné, ronfler doctoralement, comme à son ordinaire; cette affaire qui causoit aussi de violentes nausées à son fac-totum, autrement dit à Harcourt son âme damnée, et à son frère auquel il avoit acheté, disoit-on, une charge de 80,000 liv. aux dépens des pauvres boursiers du collège, cette affaire, dis-je, en resta là grâces à mon absence.

DÉ L'Imprimerie de VALADE, fils aîné,
rue J.-J. Rousseau, N^o. 12. (Brum 2)

H Y M N E

RELIGIEUSE et PATRIOTIQUE,

Présentée au Conseil général de la Commune de Verdun , le 18 Prairéal , l'an deuxieme de la République Française , une et indivisible; imprimée par son ordre pour la fête de l'Etre suprême.

A L'ÊTRE SUPRÊME;
LE PEUPLE FRANÇAIS.

AIR: *Amis, laissons-là l'histoire.*

ÊTRE suprême, infaillible,
Unique Divinité,
Toi, que rend seul invisible
L'éclat de ta majesté,
Sublime essence,
O Dieu, de tout Créateur!
Gloire, hommage à ta grandeur,
A ta grandeur, à ta puissance.

Que, grandes sont tes merveilles!
Nos yeux en sont éblouis;
Elles frappent nos oreilles,

Nos cœurs en sont réjouis :

Le ciel , la terre ,
Tout parle de tes hauts faits ,
Tout est plein de tes bienfaits ,
De tes bienfaits , Dieu tutélaire.

Anathème , à l'ame impure ,
Osant méconnoître en toi ,
Le Pere de la nature ,
Et sa bienfaisante loi ;

Mais récompense
Au cœur simple et vertueux ,
Qui tourne vers toi ses vœux
Avec respect , reconnoissance.

Si , nous donnant en partage ,
L'ame et sa vive clarté ,
Tu couronnas ton ouvrage ,
Par son immortalité ,

Que , pour ta gloire ,
Ces dons sans cesse présens ,
Nous assurent sur nos sens ,
Une entiere et pleine victoire.

Par toi , la vérité sainte ,
Rentre à jamais dans ses droits ,
Libres , égaux et sans crainte ,
Nous n'écoutons que sa voix :

Le fanatisme
N'aveugle plus les mortels. . . .

(3)

Dans nos cœurs sont tes autels ,
Dressés par le patriotisme.

Que la vertu , la justice ,
Rendent le crime impuissant ;
Au bon , sois toujours propice ,
Et redoutable au méchant :

De tout système ,
De tous vices corrupteurs ,
Préserve et défends nos cœurs ,
Défends nos cœurs , Etre suprême.

Aux despotes de la terre ,
Porte enfin les derniers coups :
Ces traîtres de ton tonnerre ,
Osoient se montrer jaloux ;
Dieu , que ta foudre
Ecrase ces forcenés ,
Et que leurs fronts couronnés
Soient aussi-tôt réduits en poudre.

P A R G A U T H I E R ,

Auteur du système du Républicain.

There are many things in the world
which are not in the world
of the mind. The world of the mind
is a world of ideas, and the world
of the senses is a world of things.
The world of the mind is a world
of the future, and the world of the
senses is a world of the present.
The world of the mind is a world
of the possible, and the world of the
senses is a world of the actual.
The world of the mind is a world
of the ideal, and the world of the
senses is a world of the real.
The world of the mind is a world
of the eternal, and the world of the
senses is a world of the temporal.
The world of the mind is a world
of the infinite, and the world of the
senses is a world of the finite.
The world of the mind is a world
of the absolute, and the world of the
senses is a world of the relative.
The world of the mind is a world
of the perfect, and the world of the
senses is a world of the imperfect.
The world of the mind is a world
of the complete, and the world of the
senses is a world of the incomplete.
The world of the mind is a world
of the whole, and the world of the
senses is a world of the part.
The world of the mind is a world
of the unity, and the world of the
senses is a world of the diversity.
The world of the mind is a world
of the simplicity, and the world of the
senses is a world of the complexity.
The world of the mind is a world
of the purity, and the world of the
senses is a world of the impurity.
The world of the mind is a world
of the truth, and the world of the
senses is a world of the falsehood.
The world of the mind is a world
of the good, and the world of the
senses is a world of the evil.
The world of the mind is a world
of the beauty, and the world of the
senses is a world of the ugliness.
The world of the mind is a world
of the joy, and the world of the
senses is a world of the sorrow.
The world of the mind is a world
of the peace, and the world of the
senses is a world of the war.
The world of the mind is a world
of the love, and the world of the
senses is a world of the hate.
The world of the mind is a world
of the hope, and the world of the
senses is a world of the despair.
The world of the mind is a world
of the faith, and the world of the
senses is a world of the doubt.
The world of the mind is a world
of the courage, and the world of the
senses is a world of the cowardice.
The world of the mind is a world
of the strength, and the world of the
senses is a world of the weakness.
The world of the mind is a world
of the power, and the world of the
senses is a world of the powerlessness.
The world of the mind is a world
of the freedom, and the world of the
senses is a world of the slavery.
The world of the mind is a world
of the independence, and the world of the
senses is a world of the dependence.
The world of the mind is a world
of the self-reliance, and the world of the
senses is a world of the self-doubt.
The world of the mind is a world
of the self-control, and the world of the
senses is a world of the self-indulgence.
The world of the mind is a world
of the self-discipline, and the world of the
senses is a world of the self-indulgence.
The world of the mind is a world
of the self-improvement, and the world of the
senses is a world of the self-degradation.
The world of the mind is a world
of the self-education, and the world of the
senses is a world of the self-ignorance.
The world of the mind is a world
of the self-cultivation, and the world of the
senses is a world of the self-neglect.
The world of the mind is a world
of the self-perfection, and the world of the
senses is a world of the self-corruption.
The world of the mind is a world
of the self-realization, and the world of the
senses is a world of the self-destruction.
The world of the mind is a world
of the self-fulfillment, and the world of the
senses is a world of the self-satisfaction.
The world of the mind is a world
of the self-actualization, and the world of the
senses is a world of the self-annihilation.

THE WORLD OF THE MIND

The world of the mind is a world of the future, and the world of the senses is a world of the present.

There are many things in the world which are not in the world of the mind.

